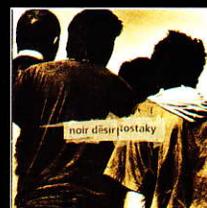
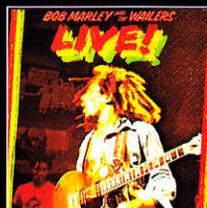


ROCK & FOLK

100 % Chroniques inédites

H O R S - S É R I E



300 DISQUES INCONTOURNABLES

1 9 6 5 - 1 9 9 5

Hors-Série N° 11 - Décembre 95 - 40 F
BELGIQUE 290 FB - SUISSE 13 FS
CANADA \$ 12 - GRANDE-BRETAGNE 7£

L 9374 - 11 H - 40,00 F-RD.

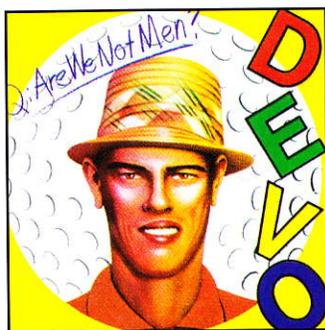


DEVO

"Q : Are We Not Men ?
A : We Are Devo"

VIRGIN

Cinq extraterrestres d'Akron, Ohio, les frères Mothersbaugh (Mark : chant, guitare, claviers, et Bob : guitare) les frères Casale (Jerry : basse, et Bob : guitare) plus Alan Meyer (batterie) jouent le concept total. Non contents d'en mettre plein les yeux avec leurs costumes sortis tout droit d'improbables feuilletons sci-fi en technicolor, ils martèlent l'esprit de rythmes robotiques sur un galimatias de théories évolutionnistes, mêlant science et philosophie, pommes de terre et fleurs en pot. Sous leurs faux airs de barjots, les Devo maîtrisent effectivement tous les paliers de leur propre évolution : commençant par monter leur label Booji Boy, éditant des films de propagande pastiche, se réinventant une culture, s'affublant d'uniformes délirants. De l'art ou du cochon, on ne sait plus trop mais, à la faveur de quelques brèves leurs de lucidité, on distingue dans leur discours des vérités correctement assénées sur la



vie moderne et les technocrates. Rois du détournement, ils se jouent de ce qu'ils dénoncent, créent le multimédia avant l'heure. Produit sur mesure par Brian Eno, le premier album condense les élucubrations des cinq fêlés. Question posée par un savant fou, blouse blanche, nœud pap', lunettes de plongée et gants de vaisselle : "Ne sommes nous pas des hommes ?" Réponse de trois allumés masqués d'un bas, lunettes de soleil sous le nylon : "Nous sommes Devo !" Devo, comme dé-évolution. L'interrogation est piquée à leur profession de foi, leur ecce homo à eux : "Jocko Homo". Musicalement, les Residents en plus humain — il y a quand même trois guitaristes dans le groupe. Dès le premier morceau, "Uncontrollable Urge", tout disjoncté, les chœurs ne ressemblent à rien de connu, des bruits parasites seront à loisir resservis et développés tout au long de cet étonnant voyage. Une reprise syncopée, robotisée, à la fois clinique et dansante de "Satisfaction" poursuivant le travail de sape. Allô la Terre, sommes-nous sur une autre planète, ou passés dans la quatrième dimension ? Il est question de prières entre deux hoquets, injonctions emphatiques et bidouillages électroniques, puis de junks volants, de paranos excessives et surtout de "Mongoloïd". Un terme qui soudain semble comme un embryon de réponse à la folie préalable, du moins l'hypothèse la plus sensée émise depuis le début : une simple histoire de chromosomes.

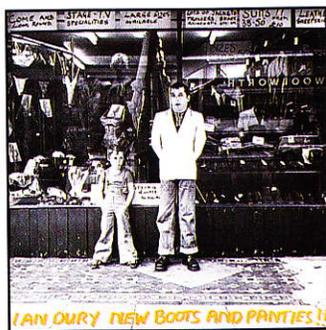
Emmanuelle Debussart ■

IAN DURY

"New Boots Panties"

DEMONI MEDIA 7

Lorsque sort en septembre 1977 l'album "New Boots Panties", le nom de Ian Dury (38 ans et quelques chicos) n'interpelle pas grand monde. Vieil habitué de la scène pub rock (galère, en français) avec le groupe Kilburns And The High Roads, Ian se voit proposer un deal pour son 1er album solo par le label indépendant du moment, Stiff Records, label fondé par Dave



Robinson et Andrew "Jake" Jakeman et surtout les 400 £ de Lee Brilleaux, le chanteur de Dr Feelgood. Stiff mise sur Dury, le côté excentrique de ses textes et la personnalité de l'interprète. L'album s'avère être payant puisqu'il plafonnera 104 semaines dans les charts anglais.

Sur la pochette de cet incontournable opus, le gnome endimanché prend la pose aux côtés d'un petit voyou de faubourg (son propre fils, Baxter) sorti tout droit du "Kid" de Charlie Chaplin. L'album démarre sec, cul sec devrait-on dire, avec ce qu'on appelle aujourd'hui un standard incontournable, valeur sûre des compileurs de la galaxie : "Wake Up And Make Love With Me" ... Et les titres s'enchaînent, "Sweet Gene Vincent", hommage au défunt pionnier avec l'intro noyée dans la reverb à ressort... comme dans les années terribles. Puis, Chaz Jankel (celui que l'on ne présente plus, ou alors aux amateurs de techno-transe-beat-mega-dance) cogne sur ses claviers comme un Little Richard excité face à un parterre de chippendales.

Comme nous sommes en 78 et que les British n'en finissent plus de louer Jah et ses disciples, on reggaeette un chouïa sur le quatrième titre, "My Old Man", qui prépare le terrain au fameux "Billericay Dickey", sorte de "Friggin' In The Rigg'n" revu par quelques Texan sanguin. Ian Dury ne s'arrêtera pas en si bon chemin... "Clever Trevor" déboule sur nos Ultralinear, nos Martins (les baffes que tout bon aficionado se devait de mettre au bout de ce qu'on appelait alors très pompeusement une chaîne hi-fi). Malgré sa patte folle, le Grand-Briton termine l'album au sprint, avec des titres comme "Blockhead" ou "Blackmail Man". On n'aura pas fait le déplacement pour rien. Risqué de se le faire tirer par de vilains skinheads faits en France en sortant de chez New Rose mais, maintenant qu'il est sur la platine, le tour est joué... L'usure du vinyle ne pourra que le bonifier... Et si, par bonheur, un nouveau standard apparaît, un truc genre "Star Trek", à peine plus grand que la paume de la main, un lersermachintrucbidule... promis, on le rachètera. Pour le plaisir et pour le tube incontournable "Sex And Drugs And Rock n' Roll"

Jean-Marc Folliet ■
(Directeur du Club Dial)



KRAFTWERK

"The Man-Machine"

KLINGKLANG MUSICI CAPITOL

Kraftwerk, comme un centre d'attraction magnétique pour des artistes contradictoires. Aussi bien adulé par la génération électro du rap — dont Arthur Baker, qui produisit pour Afrika Bambaata l'historique "Planet Rock" qui détournait le "Trans-Europ-Express" kraftwerkien — que par les techno wizzkids, ce groupe allemand signait en 78 avec "Man-Machine" son opus le plus achevé, entre le hiératique "Trans-Europ-Express" et le très froid "Computer World". L'ouverture est si classique qu'elle tournerait presque au cliché : sur fond de machines qui semblent mollement s'éveiller à la vie, une voix désincarnée annonce "We are the robots/ We're functioning automatic...". La métaphore futuriste se poursuit avec "Spacelab", suite cosmique qui mixe les nappes apaisantes aux percussions électroniques tressautantes. "Metropolis" est une chanson d'ambiance évoquant le fameux film de Fritz Lang. Comme un space-opéra audio, le morceau éponyme nous entraîne dans une spirale synthétique où tout semble contrôlé au millimètre. "The Model", pop song désincarnée, récitée d'une voix blanche par Ralph Hutter, fut un single-ovni lors de sa sortie tandis que "Neon Lights" est une ode à la ville déserte et éclairée, comme un distant cantique en l'honneur de la fée électricité. L'esthétique constructiviste russe de la couverture est à prendre au second degré : l'idéologie n'est guère présente dans la musique des Fab Four du KlingKlang Studio, et le message de "Man-Machine" réside dans sa musique. Une musique qui, malgré l'ultra-sophistication des ordinateurs d'aujourd'hui, ne sonne pas aussi datée que celle des autres groupes à synthés de l'époque. La reprise de "The Model" par un trio vocal country a prouvé qu'une des raisons de la pérennité kraftwerkienne était l'excellence des compositions. Les quatre Kraftwerk ne s'amuse pas avec les machines, ils travaillent. Dur. Tels des robots, comme ils le disent en guise d'introduction.

Olivier Cachin ■

PERE UBU

"Modern Dance"

BLANK RECORDS

Pendant qu'en Angleterre sortait le premier album de PIL, une bande d'allumés de Cleveland (Ohio) qui jouaient depuis trois ans un rock terminal à coup de "Thirty Seconds Over Tokyo" et de "Final Solution" sort ce disque tout à trac. Et quand "Modern Dance" débarque chez l'importateur, il ne ressemble à rien de connu (ce qu'il est resté). Une galette



qui n'a qu'un concept à mettre en avant : son urbanité atomique. Depuis les premiers singles "Heart Of Darkness" ou "Final Solution" sur Hearspan Records, le son s'est étoffé. Effilées comme des rasoirs, les guitares sont relayées par une rythmique qui tourne de plus en plus à la Stogees et les synthétiseurs prennent des couleurs free jazz, pendant que le chanteur David Thomas éructe des poèmes hallucinés sur fond de fracas nucléaire amoureux distillé par ses acolytes (Tom Hermann, Scott Krauss, Tony Maimone et Allen Ravenstine). Dès l'intro de "Non Alignment Pact", on rentre de plein pied dans une galaxie de synthés hurlant dans le suraigu qui se font doubler par une rythmique cloutée pulsante en crachant des scories comme un nocturne industriel (la photo floue du dos de pochette). Une terrible guitare hachure la nuit dès que les synthés sont en baisse de régime. Ensuite, c'est parti pour neuf autres titres qui n'ont rien perdu de leur urgence absolue : les traverses de métal en fusion de "Modern Dance", les faux cuivres numériques de "Laughing", la violence citadine de "Street Waves" où l'on sent vraiment les trottoirs se gondoler sur fond de guitare dérapant sur du macadam en fusion. "Chinese Radiations" se la joue world music en intro, pour mieux tendre l'atmosphère sur fond de guitare aussi douce que menaçante. La seconde face s'ouvre sur quelques notes de basse. "Life Stinks", exercice de funambulisme vocal de David Thomas qui s'époumone contre les synthés pour mieux tirer une bourre, à nouveau dans le suraigu. "Realworld" (rien à voir avec l'émission de MTV) fausse le jeu en déraillant. Ici le paysage urbain est vécu comme menace. Ensuite, les trois derniers titres "Over My Head", "Sentimental Journey" et "Humor Me" précipitent la catharsis en exhumant, tour à tour, la pollution, souvenirs sonorisés d'un pochard et petit ska terminal qui libère enfin l'oppression avec sa mélodie qui fuse soudain comme un solo digne des Modern Lovers. Le disque terminé (It's just a joke, man !) on n'a qu'une seule hâte, se le remettre fissa.

Un classique, un vrai.
Jean-Pierre Simard ■